

Zeitschrift:	Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber:	École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band:	25 (1968)
Heft:	2
 Artikel:	Sport et université : "L'acte d'intelligence ne peut se passer ni de l'âme ni du corps"
Autor:	Jeannotat, Yves
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-997659

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

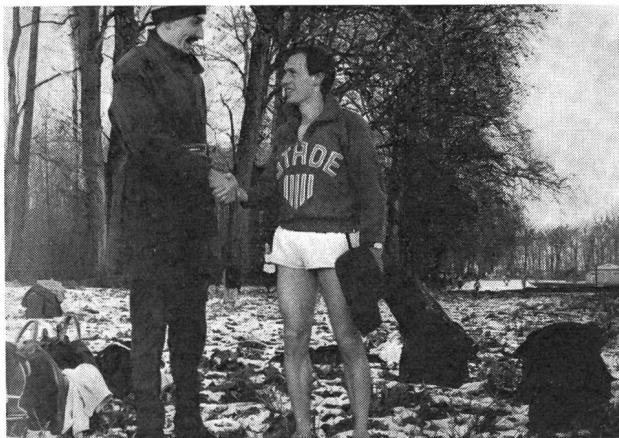
Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sport et Université

« L'acte d'intelligence ne peut se passer ni de l'âme ni du corps »

Yves Jeannotat



Jean-François Pahud félicite Norbert Sander. Le premier a dû attendre d'être professeur pour « percer », le second, champion suisse universitaire et l'un des meilleurs coureurs de fond américains, me dit: « Il m'est impossible de consacrer plus d'une heure par jour à l'entraînement: c'est mieux que ceux qui ne font rien mais ce n'est pas assez pour faire de la compétition! »

Les temps sont-ils vraiment révolus où l'on croyait que le sport et les études étaient inconciliables, que les forts en thèmes étaient des enfants fragiles, pâles, tout retournés en eux-mêmes et de contact difficile, et que, par voies de conséquence, les cancrels, les « bouées », les incapables étaient les « costauds » du sport et de l'exercice physique?

On l'affirme, souvent, et dans les milieux les plus autorisés. Et pourtant, il ne fait aucun doute que les intellectuels foisonnent encore, qui considèrent le sport comme une activité litigieuse et libertine et le sportif comme l'adepte d'une « bande » d'asociaux cherchant à compenser leur relative débilité mentale par des actions d'éclat, produit de la masse musculaire à l'état brut, d'où serait donc exclue l'une des facultés maîtresses de l'homme: l'intelligence!

Pour les « latins », l'intelligence domine l'être humain. Ils ont d'ailleurs raison de la placer tout au sommet puisqu'elle est le seul élément qui distingue l'homme du reste de la création. Ils exagèrent cependant quand ils affirment qu'il faut tout sacrifier, sans restriction, à la culture, qu'il n'y a qu'elle à enrichir et à meubler: qu'il importe de tout apprendre pour tout savoir. Les Anglo-Saxons, eux, paraissent plus sages. Grâce à leur sens de la distinction et de l'équilibre, ils ont bien vite reconnu que l'intelligence ne pouvait exister sans corps et qu'elle serait d'autant plus brillante, d'autant plus fertile et d'autant plus pénétrante que le creuset dans lequel elle fermenterait serait solide et bien trempé. C'est pourquoi ils mirent une deuxième faculté, la volonté, à égalité de valeur avec l'intelligence.

S'il est vrai que les études purement intellectuelles développent l'esprit, le sport, lui, confère l'énergie, la force morale, la maîtrise de soi, l'autorité, toutes vertus qui rendent l'homme volontaire et capable de s'imposer dans l'existence quotidienne, apte à faire face victorieusement aux assauts des passions bestiales, des spéculations mercantiles ou de l'indifférence doucement paresseuse.

L'équilibre avant tout!

La culture mi-intellectuelle et mi-sportive paraît donc bien être — et je ne crois pas me tromper — la seule susceptible de former un homme complet répondant au mieux à la définition d'un véritable humanisme. Car, finalement, — c'est Montaigne qui parle — « ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps que l'on dresse, c'est un homme », et avant lui, Aristote: « Il est aussi ridicule de dire: l'âme seule comprend, que d'affirmer: elle bâtit ou elle fait de la toile. »

« Jamais on n'a observé d'âme sans corps ni de corps sans âme » écrit le Docteur Carrel dans son livre l'*« Homme, cet inconnu »*. Le corps humain est une unité compacte. Il est « un esprit incarné ou un corps animé ». Ses qualités physiques doivent s'enrichir en proportion de l'enrichissement de son intelligence. Une pierre précieuse mérite, que dis-je: mérite, elle exige d'être bien sertie. Le tabernacle doit être digne de l'esprit qui l'habite.

Tout ce qui fait la richesse de l'être humain est donc affaire de proportions et d'équilibre. Or, « former un homme complet est une entreprise fort difficile, écrit Aldous Huxley, et pourtant c'est la seule qui nous soit proposée. Personne ne nous demande d'être autre chose qu'un homme. Ni un ange, ni un démon. Un homme, c'est une créature qui marche délicatement sur une corde raide, avec l'intelligence, la conscience et tout ce qui est spirituel à un bout de son balancier, et le corps, l'instinct et tout ce qui est inconscient à l'autre bout. En équilibre, ce qui est terriblement difficile. »

C'est bien là ce que nos Universités devraient s'efforcer d'obtenir — mais le font-elles vraiment? — des milliers de jeunes gens qu'elles se targuent d'envoyer, par la suite, dans le monde pour diriger, conseiller et enseigner ceux qui n'ont pas eu le privilège d'être encadrés comme eux, mais qui ne demandent, en fait, qu'à imiter, qu'à obéir et qu'à croire que ce qu'on leur apporte est bien une source de joies plus nombreuses et de bonheur plus absolu.

Je pose encore une fois la question: le font-elles vraiment? Combien de doctes professeurs tout courbés sous le poids des années qu'ils ont mal supportées ne pensent-ils pas, de nos jours encore, que la science de demain repose sur les épaules des jeunes vieillards qu'ils croisent au coin de l'escalier et dont ils ne remarquent que la silhouette penchée, car ils ne les ont jamais vu les yeux dans les yeux, les leurs restant fixés sur les feuillets gribouillés qui guident le fil de leur exposé. Ces « jeunes », tout « tordus » déjà dans leur corps, les yeux cernés par des nuits sans sommeil, passées à emmagasiner une matière souvent sans signification, la bouche amère, le visage craintif et buriné par l'apprehension d'examens qu'ils auront à subir face à d'augustes docteurs dont ils ne connaissent que la voix aigrelette, celle qui, pendant des années, leur a murmuré d'éénigmatiques formules. Ils craignent, parce qu'ils n'ont pas été habitués à faire face, brusquement, aux situations imprévues, de le croiser tout à coup ce regard inconnu et justicier, capable, en cinq minutes, de les « fusiller » et de les sacrifier pour le restant de leur vie.

Combien sont-ils — et existent-ils seulement — chez nous, les professeurs de littérature, de philosophie, d'histoire, de chimie et de tant d'autres branches cer-

tes indispensables à la formation de l'élite intellectuelle de notre pays, qui désirent voir sortir des Universités des jeunes gens suffisamment solides pour ne pas ployer sous le lourd fardeau que représente la science qui leur a été donnée en bagage, qui souhaitent avant tout le bien de l'humanité et le bonheur des hommes, qui réfléchissent par conséquent à l'heureux balancement qui devrait conduire l'étudiant, avec une régularité consciente, des bancs d'étude au terrain de sport, du laboratoire à la piscine?

Bien sûr, pour arriver à ce résultat, il faut d'abord que nos écoles supérieures soient pourvues d'installations valables et solidement liées à l'agglomération centrale. Il faut que, comme en Amérique, l'étudiant puisse, en sortant de la fournaise des salles de cours, souvent mal oxygénées, se plonger dans l'exercice physique, sans perte de temps, pour y régénérer son système nerveux, « cette mystérieuse frontière entre le corps et l'esprit » (Dompierre) et y acréer ses réflexes qui sont, on le sait, « la résultante d'un système nerveux impeccable ». (Dr Verbruggen).

Les Américains, je viens de le dire, sont à l'avant-garde en ce domaine. Ils mettent tout en œuvre pour permettre à leurs étudiants d'acquérir un équilibre aussi parfait que possible. De vastes installations sportives s'étendent aux portes mêmes de l'Université. Les champions qui en sortent ne connaissent pas du tout, comme on le croit ordinairement, un régime de faveur. Ils bénéficient des avantages de tout le monde, ni plus ni moins. Mais, ce qui, pour la grande masse, ne représente qu'un simple moyen d'équilibre et de santé devient, pour eux, quelque chose de plus profond, qu'ils subliment, grâce à leur goût plus prononcé de l'effort désintéressé, grâce aussi à leurs dons physiques. Ils se servent donc du sport, durant leurs loisirs, pour en faire quelque chose de plus qu'un simple exercice physique nécessaire, ils en font un jeu de compétition. Un jeu! J'insiste bien sur ce terme, car c'est là une des raisons essentielles de la parfaite décontraction que nous leur connaissons et que nous admirons en eux. La compétition les amuse, elle ne leur est pas indispensable. Je me permets de citer, ici, quelques lignes d'Alain Gottvalles qui eut la chance de fréquenter durant une partie de ses études une Université d'outre-Atlantique: « En réalité, dit-il, tout est affaire de mentalité et d'éducation. L'étudiant américain n'étudie que quelques heures par jour. Il ne passe pas ses nuits à travailler. A l'Université où j'étais, les lumières s'éteignaient à dix heures. Ils ont quand même de bons ingénieurs. L'étudiant américain est déchargé de soucis inutiles par les moyens qu'on met à sa disposition. La piscine est dans le collège; le stade est à une portée de javelot. On s'occupe de tout pour lui favoriser le meilleur équilibre possible ».

« Affaire de mentalité et d'éducation! » Mais qui donc donne la mentalité et fait l'éducation sinon les adultes et les intellectuels en particulier?

Nul n'est besoin de rappeler ici que les peuples les mieux équilibrés au niveau de l'élite sont ceux aussi qui dominent le monde dans son sens le plus large. Nous avons tous encore en mémoire cette phrase de Henri Turenne: « Les pays qui remportent, aujourd'hui, des médailles d'or aux Jeux Olympiques, sont aussi ceux qui ont les prix Nobel! »

« Le sport est un état permanent » clame Jacques Guhl. Or, comme il exige volonté, constance, abnégation, modestie, entêtement, fair-play, ces qualités, indispensables à la grandeur de l'homme, auront une répercussion heureuse sur ses activités intellectuelles, sur son comportement moral et sur sa profession, où elles se retrouveront infailliblement.

Inversément, le sport est aussi affaire d'intelligence. Le sportif n'est pas « une tête d'oiseau sur un corps d'athlète », mais un être harmonieusement équilibré et

« nécessairement intelligent », de sorte que la formation intellectuelle ne peut que favoriser et guider l'activité physique à la recherche d'une santé parfaite, d'un corps beau et d'une capacité de rendement illimitée.

Lors d'un entretien que j'eus l'année dernière avec M. Kaspar Wolf, actuellement directeur de l'Ecole fédérale de gymnastique et de sport de Macolin, il me parla avec beaucoup de clairvoyance de la « culture de fauteuil » de notre élite intellectuelle, technique et scientifique. « Le problème du sport est immense, me confiait-il. Il tient à la fois du domaine philosophique et sociologique. Il faut l'aborder en historien et admettre que le sport est un phénomène de notre civilisation, plus même, de notre culture! De nos jours, l'évolution de la société tend essentiellement vers la technique, l'économie et le commerce. Elle a donc tout avantage à intégrer le sport dans son organisation et ceci à titre compensateur d'abord: car l'électronique, les systèmes bancaires, les processus de transaction les mieux étudiés et les meilleures études du monde ne seraient plus daucune utilité à l'homme s'il était condamné à devenir impotent. »

« Nous sommes fiers, en Suisse, parce que nous construisons d'immenses hôpitaux. Et pourtant, le sport, à tous ses degrés, est un « médecin-miracle » que nous repoussons. Ce qui est plus grave encore, c'est que cette incompréhension vient surtout de l'élite de notre pays: élite intellectuelle, élite scientifique, milieux industriels et même pédagogiques. Certes, on accepte le sport, mais comme le moyen de libérer autour d'un stade — je dis bien « autour » — des instincts refoulés et difficilement contenus tout au long d'une semaine; on l'accepte aussi comme un jeu de salon et comme une agréable distraction que la télévision offre, toujours de face, grâce aux commodités des fauteuils tournants! »

« Mais la vraie, la grande valeur pédagogique, éducative et thérapeutique du sport reste encore, hélas, trop méconnue! »

C'est dans le but bien arrêté de faire le point, de reconnaître ce qui existe pour s'en réjouir, de découvrir ce qui manque, en émettant le souhait d'une amélioration, que j'ai entrepris de faire une série d'enquêtes auprès des Universités romandes et d'en entretenir les lecteurs de « Jeunesse et Sport » au cours des mois prochains.

Il s'agit de savoir si notre élite intellectuelle désire sincèrement faire jaillir, des générations montantes, « plus qu'une jeunesse libre, plus qu'une jeunesse forte, plus qu'une jeunesse savante: une jeunesse heureuse. »

Pour l'exercice comme pour la nourriture, surtout quand l'apparence en est délectable, il arrive que nos désirs aillent au-delà de nos besoins. Il faut quelquefois arrêter les adolescents un peu en deçà de leurs appétits; sur le stade aussi. Il y a une sobriété dans les lancers et dans la course, qui ne fait pas les champions mais quelquefois mieux.

Jean Prévost
« Plaisirs des sports »
